

La Machine, ce 17 Septembre 1904

Mon bien cher ami,

Je suis tout désolé de vous savoir
si fatigué au bout de cette première
partie des vacances. Et j'aurais
presque été tenté d'aller jusqu'à
votre sanatorium, si vous ne vous
trouviez vous-mêmes au milieu
d'inquiétudes et de tristesses qui
assombrissent et compliquent bien
peniblement, à l'heure actuelle, votre
vie de famille.

Après trois excellentes semaines
passées dans les Vosges, ma femme
était venue ici, me laissant un peu

avec les enfants. Notre dernier petit
père, âgé de deux ans, était depuis
quelque temps sans le soup de fièvres
d'entailles trop fréquentes. ~~Les~~ ~~fièvres~~ se
sont aggravées beaucoup peu après
notre arrivée en Sicile et ont abouti
à un état d'entaille aiguë qui nous
a causé les plus vives préoccupations.
L'état au point que, n'ayant qu'une
confiance limitée dans les lumières de
la médecine locale, nous avons songé
sérieusement à aller avec l'enfant
malade jusqu'à L'Aquila pour nous
en remettre au docteur Combe. Malheureu-
sement, il nous fut répondu qu'il n'
était absent jusqu'au 1^{er} Octobre. Et
comme nous aurions trouvé également
fermé la clinique de Nancy, auxquelles
nous pensions subitivement nous

adresser, il nous a fallu nous
contenter pour l'instant, des
ressources locales qui, tout d'abord,
se montraient bien insuffisantes. Depuis
plusieurs jours toutefois, un malin
soreille s'est manifesté et si cette
promesse d'amélioration s'accroît
peu, nous pourrions si nous avions
ici notre projet de partir et nous rendre
à Nancy que pour le 1^{er} Octobre, en nous
dépêchant de la grave complication de
L'œdème.

Je la dissi d'autant plus vivement
que je viens d'éprouver un succès
bien profond et bien durable dans la
personne d'un de mes beaux-pères,
inspecteur des forêts dans les Vosges,
qui, gravement malade depuis plus d'un
an par une implacable maladie
a succombé lundi dernier. J'ai dû

course de suite au secours de ma pauvre
sœur et j'ai nécessité d'aller passer avec
elle quelques jours chez les tantes, j'en
reviens ce matin seulement et j'ai
hâte de retourner prochainement en Lorraine,
sans trop s'éloigner pourtant le temps de
s'occuper provisoirement à mes beaux-parents.
En outre du déchirement moral qu'elle
nous cause, la mort de mon beau-père,
qui s'occupait avec le dévouement le
plus éclairé de nos affaires présentes,
entraîne pour nous la des complications
matérielles qui sont inévitables, que j'
concerne, en charges inévitables, que j'
sont déjà peser sur mes épaules.

Excusez-moi donc de vous écrire si
précipitamment en laissant votre lettre
au repos de ma douce absence.
Entrez, je vous prie, toute nouvelle fatigue
et laissez vous soigner avec votre habitude
de santé. J'espère que vos poumons habitent
me donner la nouvelle diablement meilleurs
et que quelques semaines passées dans votre
calme petit coin de Bourgogne effacent les
derniers vestiges de vos fatigues. Adieu, vive
mes vœux de prompt et complet rétablissement
recevez mes plus cordiales amitiés. — Je suis

Genève

117



Monsieur Raymond Salles
Professeur à l'Université de Paris

86
Hotel Beausejoir
à Champel.
Genève

